

# Réflexions de I. M. Grevs sur l'écriture de Romain Rolland

Oksana B. Vakhromeeva

Traduit du russe par Irène Rey

Il y a cent ans, Ivan Mikhaïlovitch Grevs (1860-1941), professeur à l'université de Saint-Petersbourg (Petrograd), a été parmi les premiers à traduire en russe l'œuvre de l'écrivain français Romain Rolland. À ce travail, il a joint un essai dont il a été question dans le numéro de juillet des *Etudes Romain Rolland* (« Le monde vu par deux grands idéalistes, des génies pleins de bonté et proches des hommes » – Romain Rolland et Ivan Mikhaïlovitch Grevs, p.28-33). Il s'agit dans cet article, en analysant les traductions de Grevs, d'aborder la question de « l'écriture chez Romain Rolland » pour éclairer son rôle et son rapport avec la vision du monde de l'écrivain Rolland.

La conception qu'a Romain Rolland de la réalité se fonde sur son parcours intellectuel et individuel d'écrivain, elle est éloignée du pouvoir et de la politique mais liée à l'art et à la création. L'œuvre de Rolland s'inscrit dans le patrimoine mondial de la littérature. Son génie propre réside dans sa capacité à mobiliser une expression artistique pour la confronter à une réalité brutale (la politique, la révolution, la guerre). Ce qui l'a conduit, en tant qu'auteur, à s'éloigner des conceptions nationalistes répandues dans la sphère culturelle du début du XXème siècle. Il n'était pas non plus un esthète avant-gardiste déçu. Son chemin, comme le destin de ses héros, est celui d'un combat intransigeant et d'un mouvement perpétuel de l'âme pareil au cours d'un fleuve. Dans le domaine de la littérature, Rolland a été le contemporain d'idées diverses, classiques, nationalistes avant-gardistes mais il est resté fermé à la plupart d'entre elles. L'écrivain est resté isolé, menant sa vie et son œuvre à sa façon, tout en réagissant à son environnement.

Rolland était un homme solitaire et isolé et il en a proposé un type littéraire et culturel unique. Cet isolement de l'écrivain se reflète dans son œuvre (son écriture). Il s'était séparé physiquement et matériellement de la réalité, partageant sa vie entre les catégories de « l'organiquement vivant » et de « la quête spirituelle ». Ayant parcouru, en tant que personne, le chemin de l'isolement culturel, l'écrivain Rolland est entré dans l'arène historique en tant qu'écrivain de la spiritualité et a été considéré comme tel par nombre de ses contemporains, aussi bien en France qu'en Russie. C'est ainsi que la solitude de Rolland-penseur a été en fait

un pas décisif, une révélation pour l'humanité.

Les traductions que fait I.M. Grevs datent de l'époque où Roland commence seulement à s'habituer à une vie menée dans l'isolement en Suisse, alors qu'il a obtenu le prix Nobel de littérature. Dans sa préface il écrit : « *Des critiques incommensurablement sévères ou partisans refusent de voir en Romain Rolland un écrivain exceptionnel. Mais peu importe la façon de qualifier sa grandeur. De toute évidence résidait en lui le germe supérieur du génie. Ce germe a donné un grand arbre solide au tronc puissant avec un riche feuillage. J'ai le sentiment de marcher avec un ami qui apaise mon âme ébranlée par les tempêtes de ce temps. Plus encore, j'ai la conviction qu'il fournit l'expression sincère et vraie des débuts d'une construction bénéfique, celle du travail commun, de l'unité, de la paix et de l'amour, celle de la liberté, de l'égalité et de la fraternité véritables, menée dans la vérité, la bonté et la beauté, grâce à la réussite de l'écrivain par son écriture et grâce à l'action d'un homme au service de la vie par son intelligence, sa volonté et sa lumineuse inspiration.* »

Grevs écrit que la culture de Romain Rolland est une synthèse : comme pour tout Français cultivé de la première moitié du XXème siècle, elle se fonde sur l'Antiquité, le classicisme, les Lumières du XVIIIème siècle avec les grands principes de 1789. Comme tout humaniste de son temps, il était épris de liberté et révérait les valeurs spirituelles les plus hautes. Mais en même temps en littérature Rolland a été un homme neuf tout comme en politique, dans les sciences et dans les arts. Il s'est imprégné de l'influence de mouvements modernes comme le symbolisme et le néomysticisme, il a su accorder « socialisme » et « individualisme ».

Rolland réunit en lui « le transitoire » et « l'éternel ». Grevs remarque que dans ses portraits de vieillards, il propose des leçons, il aime le « *travail des pères et en prend lui-même sa part, il conforte l'espérance des enfants en une vie meilleure, il leur trace un chemin vers un avenir meilleur. (...). Rolland-philosophe (...) recherchait la vérité et la coopération entre les hommes. Par la puissance de ses mots il pouvait verser dans toutes les âmes un irrésistible désir d'amour.* »

Pour Grevs traduire les œuvres de Rolland signifiait aussi prendre en compte son intériorité. Il est le premier à s'être intéressé à son écriture, à ses mots. Il a élaboré un « dictionnaire de l'auteur », étudié la phonétique et la morphologie de sa langue, sa syntaxe et sa stylistique.

Qui a influencé l'élaboration de l'écriture de Romain Rolland ?

Ses études au département d'histoire de l'Ecole Normale Supérieure de Paris ont fait de lui un bon connaisseur de l'histoire de France. Il a eu pour maîtres Paul Guiraud (un spécialiste de l'Antiquité), Gabriel Monod (spécialiste des Mérovingiens et des Carolingiens), Vidal de la Blache (un géographe qui a rendu Rolland sensible aux liens de l'individu avec sa terre natale), Gaston Boissier (un excellent connaisseur de l'Antiquité et une plume remarquable) et Brunetière (talentueux critique de la littérature française). Sans oublier le rôle de ses condisciples (dans ses *Mémoires*, Rolland évoque Suarès, Dalmeyda et Georges Dumas).

Mais l'histoire ne représente qu'une petite partie de sa formation. L'influence essentielle, en dehors de la musique, a été celle de la littérature.

Grevs a noté de multiples influences dans ses années de formation : Montaigne, Corneille et Boileau, Molière et Pascal, la phalange de XVIII<sup>ème</sup> siècle avec Voltaire, Rousseau, Diderot puis les romantiques, Chateaubriand, George Sand et Victor Hugo ainsi que les historiens A. Thierry et Michelet, tout cela fondu en une synthèse rare et harmonieuse. Balzac et Flaubert l'ont guidé vers le réalisme sans qu'il se limite cependant à une foi étroite en la « méthode expérimentale ». La lecture de Dickens l'a préservé de la rudesse de Zola. Rolland s'est frotté à beaucoup d'écrivains et de courants mais n'a adhéré à aucun mouvement, il a forgé sa propre personnalité. De même, il ne s'est pas limité aux écrivains français ; s'il s'est intéressé très tôt à Shakespeare outre Manche, il s'est aussi tourné vers l'est avec Mme de Staël et Goethe et vers l'Italie avec Dante.

A une époque où d'autres privilégiaient l'esthétisme, Rolland s'est tourné vers l'idéalisme. Grevs écrit : « *Il est homme de principes à une époque où règne en littérature une tendance à l'arbitraire chaotique, que masque la formule de l'« individualisme créateur » (...). Il n'y a en lui ni schématisme ni pédantisme (...)* ».

Son écriture s'est élaborée progressivement, Rolland se laissant guider par ses recherches, ses convictions et son expérience de la vie.

Il a emprunté à L.N. Tolstoï l'exigence esthétique qui est la sienne lorsqu'il écrit ses romans. Les souffrances des personnages dans *Guerre et paix* et *Anna Karénine* ont conduit Rolland à la conscience de la force des pensées, des sentiments et des désirs tandis que la perfection artistique de ces romans l'a conduit à des découvertes pour ses œuvres personnelles. Mais ces deux génies se trouvaient trop éloignés l'un de l'autre par la culture et par l'âge, c'est pourquoi

leurs relations n'ont pas duré.

L'affaire Dreyfus a joué un rôle décisif dans son combat intérieur. Dans cette affaire, la position de Rolland a été passive, non par indifférence ou par manque de courage mais par souci de recherche de la vérité. Il voyait les errements des deux camps et continuait à chercher la vérité : « *Ce sera bien si après ce combat le flambeau continue à brûler... Tout comprendre, ne rien haïr. L'artiste est une boussole qui indique le nord même dans la tempête* ». C'est dans cette bataille que s'est forgée l'idéologie de l'écrivain. L'écriture de Rolland s'est frayée son chemin propre : il s'est ouvert à l'intelligence du bien et du mal dans sa propre culture.

A une certaine époque l'écrivain a perdu sa confiance en un progrès continu. Romain Rolland a alors entrepris avec le cycle du *Théâtre de la Révolution* l'élaboration d'un « art populaire ». Ces drames pour le peuple tirés de l'histoire nationale étaient des œuvres sociales reposant sur l'exigence de « *partager avec le peuple son pain, ses espérances, ses inquiétudes et son combat* ». I.M. Grevs pensait que l'écrivain avait trouvé sa meilleure source historique dans l'époque du « pouvoir du peuple », la Révolution Française. Rolland disait que son œuvre apprendrait la vérité au peuple. Dans sa volonté de faire connaître tout le cours de la Révolution, ses principes et ses errements, il a adopté la plume combative du publiciste. C'était le chemin d'un Homère de « *l'Iliade de la nation française* ».

Le style d'une poésie lyrico-épique aux vastes conceptions avec de forts éléments dramatiques convenait bien à Romain Rolland. Mais il s'est lui-même astreint à respecter des canons didactiques : il était par trop désireux d'instruire et d'éduquer. Rolland voulait

« *réveiller chez les spectateurs la volonté de l'action, rallumer la flamme de l'épopée révolutionnaire, la foi et l'héroïsme de la nation pour que ce qui avait été interrompu en 1794 fût accompli par un peuple plus mûr et conscient de son destin* ». Il voulait marcher sur les traces de Shakespeare mais le didactisme et les idées préconçues ont porté tort à ses drames (leur matériau trop riche se déverse dans des discours qui nuisent à l'art et à la vraisemblance). Ils ont été écrits mais ils ne lui ont pas donné satisfaction. Ils n'ont pas eu de succès auprès du public traditionnel et ils n'ont pas attiré de nouveaux spectateurs ni de grandes foules. Rolland n'a pas réussi à installer un théâtre populaire en France et ses drames ont bientôt quitté la scène.

Ce qui a permis à Romain Rolland de retrouver sa foi dans la vie et l'humanité, c'est sa foi dans les véritables grands hommes. Leur vie est un long chemin de souffrance mais ils sont grands par leur courage ; ils offrent un soutien et un chemin dans les malheurs des gens ordinaires. I.M. Grevs considérait que Rolland avait choisi pour ses portraits les meilleurs représentants de l'humanité. « *Le choix de l'artiste est tombé sur de grands créateurs. Leurs portraits se succèdent. Beethoven, Michel Ange, Léon Tolstoï - la mu-*

sique, la sculpture, la poésie, chacun de ces arts éclairé par une pensée géniale, la volonté du bien, cette trinité s'harmonisait parfaitement avec l'expression artistique de l'auteur. »

Dans ces biographies des grands hommes du passé, l'écrivain fait la preuve de sa maîtrise du « verbe ». Grâce à son talent, toutes ces biographies qui prennent vie dans l'imagination du lecteur et s'ancrent dans sa mémoire, sont des monuments de l'art biographique.

Ainsi, pour présenter le rationalisme de L.N.Tolstoï, Rolland a tiré un matériau original de ses compositions artistiques et de ses traités d'esthétique ce qui lui a permis de donner du grand écrivain russe l'image d'un « mystique de la raison ». (...) Rolland considère à bon droit que la raison chez Tolstoï n'est pas la raison scientifique, ni la raison contemplative mais une raison qui repose sur le principe même de sa création, l'amour.

La vie de Beethoven est le sommet de l'œuvre biographique de Romain Rolland. I.M. Grevs écrit : « *La vie de ce créateur génial d'une musique nouvelle se déroule tout entière sous le signe de l'amour. Chez Beethoven, l'amour est toujours pur et élevé. Il peut être parfois passion brûlante, mais il est toujours étranger à toute forme d'égoïsme, il ne tend pas à la satisfaction des désirs, il est lucide. Tandis que sa vie n'est faite que de douleurs, il ne sombre pas dans le désespoir* » Rolland considère que Beethoven trouve le salut dans son art, « dans sa vie pour les autres » et dans le perpétuel combat du génie. Il montre que pour Beethoven la forme la plus élevée des sentiments, c'est l'amitié. Le musicien allemand pensait qu'il n'y avait rien de plus grand que d'initier ses « frères » à la joie. Il a toujours voulu célébrer la joie et en faire le couronnement de toute son œuvre. Il a fini par atteindre ce but dans la plus grande de ses œuvres, dans « l'Ode à la Joie », le final de la *Neuvième Symphonie*.

C'est des grands hommes que vient la lumière et c'est elle qui a permis à Rolland de surmonter sa propre crise spirituelle. « *Un cœur inquiet s'est ouvert un chemin vers des réalisations nouvelles, vers un monde supérieur* » (dit-il à propos de Jean-Christophe).

Selon I.M.Grevs « *Jean-Christophe, c'est tout à la fois un roman, un poème et un drame. L'œuvre de Romain Rolland qui permet grâce à l'écriture de dévoiler le mystère de l'homme et du monde, fait partager sa révélation du religieux et communique la « bonne nouvelle » qui permet d'éclairer la vie* ». Ce roman de l'écrivain français est une œuvre grandiose qui exige d'être examinée à part. J'attire l'attention du lecteur sur quelques points principaux.

Lorsqu'il décrit le chemin couvert de ronces de son personnage principal, lorsqu'il montre l'évolution de sa personnalité avec ses hauts et ses bas et les caractères avec lesquels sa destinée confronte Jean-Christophe, Rolland peint d'une écriture audacieuse l'image d'un musicien de

génie. Il est loin du cheminement moral traditionnel qui passe par la chute, le repentir et la consolation.

L'écrivain a su trouver l'harmonie et la musique des mots qui donne la meilleure forme à ses idées. A la fin de chaque tome ses mots prennent une résonance particulière avec des accords inspirés. Il donne ainsi un rythme pour la suite de son roman.

Rolland réunit là tout ce qui relève de son art personnel: la description réaliste de la nature, la psychologie des individus et des groupes, les réflexions sur des thèmes moraux et sociaux, des mélodies lyriques et touchantes, des hymnes à l'amitié, des intuitions mystiques, des images et des symboles objectifs et subjectifs, des formes, des lumières et des couleurs. Rolland a rempli à ras bord son œuvre et la vie de Jean-Christophe. Le lecteur aime le personnage principal dont il suit avec attention la destinée tandis que l'écriture de l'auteur enchante par sa beauté et son intelligente simplicité.

Romain Rolland ne s'est pas tenu à l'écart des événements de la Première Guerre mondiale, époque d'un choc tragique pour la culture et la civilisation. Le dégoût de la guerre et des mensonges de la société, les hésitations, les doutes, les espérances et la foi de Rolland s'expriment dans ses œuvres: le roman *Colas Breugnot* (1914), la satire *Liluli* (1919), la nouvelle *Pierre et Luce* (1920), une « *histoire d'une conscience libre pendant la guerre* », *Clerambault* (1920). Rolland en vient à distinguer deux sortes d'esprits: les uns s'enferment dans les limites de ce qui est admis, les autres s'ouvrent à tout ce qui est vivant. C'est parmi ces derniers que l'on trouve les porteurs des plus hautes idées humanistes, les internationalistes véritables, les moteurs culturels de la vérité et de la vie universelle. Les réflexions de l'auteur sur la vie et la mort des héros le rapprochent des meilleurs représentants de la littérature russe classique en particulier du point de vue de Raskolnikov dans *Crime et Châtiment* de F.M. Dostoïevski.

L'historien I.M. Grevs pensait que les mots sont « *une forme de pouvoir* » et que l'écriture de Rolland est une arme pour défendre ses idées. Il considère que chez cet écrivain français « *les mots constituent l'essence de la vie humaine* », son univers où cohabitent harmonieusement les idéaux fondamentaux du « vivre ensemble » : l'amitié et l'amour, la peinture et la musique, la pensée et le travail physique, le monde des idées et les lois de l'existence.

septembre 2018

*Oksana Vakhromeeva est docteur en Histoire, professeur à l'Université nationale de Saint-Petersbourg.*

*Irène Rey a été professeur de Français au Lycée Romain-Rolland de Clamecy. Elle enseigne le russe aux cours de langues de la Ville de Clamecy.*